



Retrouver, le piège de l'histoire¹

Pierre Malengreau

Une psychanalyse² vise ce qu'un sujet a de plus singulier. Elle vise les moments de rencontres qui font qu'une vie est à nulle autre pareille. Elle oriente, par la parole, les analysants vers ce que Lacan appelle leurs particularités : « Ça vaut la peine de traîner parmi toute une série de particuliers pour [...] que quelque chose de singulier ne soit pas omis »³. Ça vaut la peine de traîner à travers les signifiants de notre histoire et l'usage que nous en avons fait, pour que le réel de la rencontre entre ces signifiants et notre corps ne soit pas omis.

Nous rencontrons sur cette voie une difficulté liée aux moyens que la cure se donne, c'est le « pour que ». L'articulation de l'histoire particulière et de la singularité est dans la psychanalyse un problème pratique. Le sujet peut choisir d'investir, au point de s'y fixer et d'en jouir, ses particularités, soit les signifiants qui le déterminent et leur articulation, pour ne pas s'affronter à leur contingence. L'intérêt pour le particulier se mue alors en défense contre ce qui fait sa singularité : le sujet jouit de ses particularités au détriment de sa singularité. Il s'accroche à ses déterminismes au détriment de sa vie même. Cette difficulté pose la question de savoir quel est le pas à faire dans une analyse afin que le singulier ait sa place. Comment une analyse peut-elle toucher ce qu'il y a de singulier dans les rets particuliers d'une histoire ? Lacan fait un usage équivoque du terme d'hystorisation à la fin de son enseignement apportant plusieurs indications supplémentaires. Le terme d'hystoire avec « y » apparaît pour la première fois en mars 1976 dans la *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*. Il est présenté comme une condensation d'écriture entre histoire et hystérie. Le lettre « y » de hystérie donne le ton. L'histoire est abordée dans ce texte par le biais de l'articulation dans l'expérience analytique, du dire et de la vérité. Il réapparaît ensuite en décembre de la même année dans le Séminaire « L'insu que sait de l'une bévüe s'aile à mourre », cette fois comme une condensation entre trois termes : hystérique, historique et torique. Le « o » mis entre parenthèses dans le mot « t(o)rique »⁴ donne ici le ton. Lacan fait référence à une figure topologique qu'il construit à partir du tore et qu'il appelle la trique. L'histoire n'est plus abordée par le bout de l'articulation du dire et de la vérité, mais par l'ancrage du dire dans le corps.

Ce déplacement essentiel d'accent resserre la portée de ce néologisme lacanien et permet de préciser quel usage de la parole est à soutenir pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis dans l'expérience analytique. La leçon du 14 décembre du Séminaire, livre XXIV aborde la manière dont le sujet hystérique esquive la question. Elle esquisse aussi ce qu'on pourrait appeler la solution Lacan, celle qu'il soutient pour lui-même dans cette affaire.

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 124.

² Texte d'une conférence présentée à la Section clinique de Strasbourg le 14 mai 2011.

³ Lacan J., « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 24.

⁴ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une bévüe s'aile à mourre », leçon du 14 décembre 1976, *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n°12-13, décembre 1977.



L'historisation du côté de la vérité

Dans la *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*, Lacan aborde la question par le biais de ce qui a lieu dans la passe. La passe, écrit-il, est : « une mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse »⁵. Le génitif est équivoque. Il situe l'historisation à la fois dans l'expérience et comme produit de l'expérience. Cette équivocité se retrouve dans les témoignages de passe. Patricia Bosquin-Caroz se propose « d'historiser ce qu'il en fut [pour elle] de l'émergence du désir de l'analyste »⁶. Et Sonia Chiricio témoigne de la manière dont l'analyse lui a permis d'avancer « délivrée des marques douloureuses de l'hystoire »⁷. Ces deux positions différentes à l'égard de l'historisation dénotent ce qu'il y a de fondamentalement contradictoire dans l'expérience analytique qui construit d'un côté ce qu'elle démonte de l'autre.

Pour Lacan, mettre l'historisation de l'analyse à l'épreuve veut dire : « témoigner au mieux de la vérité menteuse ». Il y a dans et par l'analyse un travail d'historisation. Il s'agit dans la passe de mettre cette hystorisation à l'épreuve dans un récit qui atteste que la vérité est menteuse. Dans ce cas, il s'agit de vérifier que la dite hystorisation a bien rencontré quelque chose d'impossible à hystoriser. En d'autres termes, il faut vérifier que l'analysant ne se raconte pas des histoires sur le réel, sur l'impossible, sur la jouissance.

Interroger l'hystorisation à partir des récits de passe pour tenter de dégager comment un analysant a rencontré l'indicible dans l'hystorisation même, est un repère pour aborder les histoires particulières dans l'expérience analytique. Autrement dit, repérer comment la façon de traîner parmi des particularités a permis que quelque chose de singulier ne soit pas omis.

Une première façon de serrer l'indicible dans l'hystorisation est de prendre ce qui se dit à partir de l'articulation du dire et de la vérité. Lacan le précise dans deux formules : la première articule la dite vérité menteuse au récit qui en témoigne ; la seconde articule la dite vérité menteuse à la satisfaction qui accompagne ce récit.

La première s'appuie sur la dimension transférentielle de l'hystorisation : « Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente »⁸. Les termes « à passer par l'attention » sont importants. Ils renvoient à l'attention portée sur le sens et à l'attention que l'analysant attend de l'autre auquel il s'adresse.

L'analysant fait de son histoire un récit d'abord porteur d'une vérité mensongère du fait du langage. Lacan rejoint là ce qu'il avait déjà avancé dans son Séminaire *Encore* : « la vérité de mon histoire est un effet de l'articulation des éléments épars qui la constituent. Il suffit d'être attentif à cette articulation. Il suffit d'être attentif à l'effet que cette articulation produit, pour « glisse[r] dans le mensonge »⁹. La vérité de mon histoire est l'effet d'une articulation qui donne du sens à ce qui n'en avait pas au début. Les histoires qu'un sujet raconte et se raconte ont de ce fait valeur de fiction. Elles répondent à l'énigme de la rencontre d'un sujet avec des éléments contingents. Elles y répondent en construisant par l'articulation signifiante de ces éléments « une continuité qui fait sens »¹⁰.

Mais le récit de son histoire fait par l'analysant est aussi porteur d'une vérité mensongère du fait du transfert. La psychanalyse rappelle que tout récit est en quête de reconnaissance et qu'il est du coup ordonné au désir de l'Autre. Comme le souligne Jacques-Alain Miller dans son commentaire de cette *Préface*, la notion d'hystoire transforme l'histoire de l'analysant en

⁵ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 573.

⁶ Bosquin-Caroz P., « Une présence incarnée », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°76, décembre 2010, p. 21.

⁷ Chiriac S., « La plaisanterie », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°76, décembre 2010, p. 13.

⁸ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 571.

⁹ Miller J.-A., « La passe du parlêtre », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°74, mars 2010, p. 119.

¹⁰ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en analyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 11/02/09, inédit.



« histoire transférentielle »¹¹. L'histoire dont il s'agit en analyse est une histoire sous transfert, faite pour être entendue. Elle dépend de l'autre, c'est ce qui fait sa précarité. L'histoire en analyse varie d'une version à l'autre au gré des modalités transférentielles. Elle porte de ce fait la marque d'un « défaut d'objectivité »¹².

Nous avons là une première indication. Le terme d'hystorisation nous invite à traîner parmi les particularités à partir de la précarité même de ces récits. Il s'agit de porter notre attention sur tout ce qui déplace leur centre de gravité et provoque leur remaniement et, sur les trous du discours et sur les achoppements de la langue. Faut-il les interpréter ? Nous rencontrons là une difficulté que Lacan ne cesse de rappeler dans son dernier enseignement. Trop interpréter ce qui trouve un récit ouvre celui-ci sur l'infinimentisation du sens. L'inconscient ne demande que ça. Mais ça ne permet pas d'accéder à ce qu'un sujet a de plus singulier.

Lacan fait alors un pas de côté dans sa *Préface*. La vérité est menteuse pour une autre raison que transférentielle. Le récit fait par l'analysant vise pas seulement la reconnaissance. Il ne dépend pas seulement de l'approbation, voire de la garantie de l'Autre. Il vise aussi la satisfaction. L'analysant a une façon de s'accrocher à cette embrouille qui le satisfait. Et c'est par rapport à cette satisfaction que quelque chose est susceptible de changer. Lacan introduit ainsi un nouveau repérage : « Il y a une certaine façon de balancer *stembrouille* qui est satisfaisante pour d'autres raisons que formelles (symétrie par exemple) »¹³.

Lacan distingue deux sortes de satisfaction en jouant sur l'équivocité du terme « balancer ». L'analysant a une façon de balancer ses embrouilles qui satisfait pour des raisons formelles, qualifiées par Lacan de « symétrie ». Le récit de nos histoires satisfait lorsqu'il répond aux conditions de la bonne forme et lorsque nous pouvons nous y reconnaître comme dans un miroir. Mais il y a aussi une autre satisfaction : une « satisfaction qui marque la fin de l'analyse »¹⁴, elle apparaît quand l'analysant envoie balader les embrouilles de l'hystorisation. Mais, poursuit Lacan, celle-ci « ne s'atteint qu'à l'usage, à l'usage d'un particulier »¹⁵ qu'on appelle analysant. Il faut avoir usé des embrouilles de l'hystorisation jusqu'à plus soif pour qu'une autre satisfaction puisse apparaître.

De quel usage s'agit-il ? Lacan laisse la question ouverte. À l'évidence, il ne suffit pas de passer d'une version à l'autre pour que quelque chose des rapports du sujet à son histoire soit modifié. Il ne suffit pas de repérer la dimension fictive de ses histoires pour que se manifeste une autre satisfaction. Ce qui doit changer, ce ne sont pas les versions de son histoire, c'est le rapport que le sujet entretient avec ces récits eux-mêmes pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis dans une psychanalyse.

Le témoignage des *AE* nous apprend que l'incidence d'une psychanalyse sur une histoire particulière n'est pas dissociable de l'incidence que cette analyse a sur la façon dont on en parle. Une analyse passe même à côté du plus singulier si elle ne touche pas à la façon dont cette histoire a été investie. Est-ce que tel analysant investit son histoire encore de la même manière qu'avant son analyse ? Est-ce qu'il continue à vibrer lorsqu'il évoque les éléments de son histoire qui l'ont fait vibrer précédemment ? L'introduction du terme de satisfaction ouvre la voie d'un repérage non plus sémantique mais « économique »¹⁶ où il est question de corps et de jouissance.

L'hystorisation du côté du corps

Dans le Séminaire « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », quelques mois plus tard, Lacan revient sur le terme d'hystorisation. Il construit une nouvelle figure topologique qui

¹¹ *Ibid.*, leçon du 01 avril 2009.

¹² *Ibid.*, leçon du 11 février 2009.

¹³ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 571.

¹⁴ *Ibid.*, p. 572.

¹⁵ *Ibid.*, p. 571.

¹⁶ Tarrab M., « Rester à l'heure du réel », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°71, juin 2009, p. 194.



déplace l'accent, de l'articulation du dire et de la vérité, à l'ancrage du dire dans le corps. Ce n'est plus sur la trame du récit et sur les éléments signifiants qui le constituent que porte l'accent mais sur la manière dont un sujet a été touché par eux et sur la manière dont il continue de les investir.

Lacan propose le 14 décembre 1976 une figure topologique obtenue à partir d'une opération effectuée sur le tore, figure précédemment utilisée pour définir les rapports de la demande et du désir. Le pneu en est l'exemple le plus connu. Un tore comporte deux vides : un vide interne, l'âme du pneu, et un vide externe où se situe habituellement le moyeu d'une roue lorsque nous instrumentons ce pneu. La topologie du tore rend ainsi présente les deux modes de trou mis en jeu dans la demande. Il y a le trou plus imaginarisé, le passage d'une demande à une autre, d'un mot à l'autre, et il y a le trou central du manque à être qui rend le désir possible. Cette figure explicite la manière dont les circuits de la demande enserrant le manque qui cause le désir. Elle explicite tout aussi bien la manière dont le vivant est mis en forme par les circuits de la demande¹⁷.

Lacan propose une autre figure du vivant, obtenue à partir d'un retournement sur lui-même de ce tore initial : une trique, c'est-à-dire une sorte de manchon traversé par une droite infinie qui représente le trou central du tore. Que nous apporte cette transformation du tore, cette figure dénommée la « t(o)rique »¹⁸ dans notre abord de l'hystorisation ? Tout en permettant d'appréhender l'ancrage du dire dans le corps, elle permet tout aussi bien d'appréhender deux manières d'aborder cet ancrage du dire dans le corps, celle qui prévaut chez l'hystérique, et celle que Lacan soutient en prenant distance par rapport à la position hystérique.

Cette figure inédite présentifie l'articulation du corps vivant et du signifiant. Le manchon représente les différentes couches du corps vivant, la droite infinie l'inconscient, la trique, leur articulation. Il faut partir de l'hétérogénéité qu'il y a entre l'inconscient et le corps vivant qu'il traverse. Lacan définit ici l'inconscient d'une manière très épurée : l'inconscient, dit-il, est le « radicalement autre »¹⁹. Il est « impossible de le saisir »²⁰. La raison pour laquelle il dérange²¹ est son hétérogénéité réelle.

Que le vivant soit structuré autour d'une droite infinie implique que nous ne pouvons pas avoir sur lui une prise d'ensemble. Ce qui compte, c'est le parcours que le vivant effectue sur cette droite, et les moments où ce parcours se suspend ou s'arrête. C'est ce qui se passe quand l'inconscient et le corps vivant se rencontrent. L'homme pense toujours avec des mots, mais « c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine ». Le terme de rencontre indique qu'il ne suffit pas qu'un dit ou qu'un non-dit touche le corps. Pour que la langue ait une prise sur le corps, il faut aussi que « le corps y soit sensible »²², il faut que le corps se resserre sur l'inconscient.

Les mots de la langue auxquels le corps a été sensible laissent des traces dites de jouissance. Ces traces, trait, lettre ou marque, n'ont comme telles pas de sens. Ce peut être par exemple pour cet analysant bilingue un mot de la langue maternelle qui apparaît en palimpseste dans la langue de son analyse ; pour un autre, une façon de construire ses phrases venant rappeler l'impact des coups que son père lui portait ; ou encore pour cet autre analysant, une façon

¹⁷ Laurent É., Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 7 février 2001, inédit.

¹⁸ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une bœvue s'aile à mourre », leçon du 14 décembre 1976, *op. cit.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 12.

²⁰ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une bœvue s'aile à mourre », leçon du 10 mai 1977, *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n°17-18, printemps 1979, p. 19.

²¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une bœvue s'aile à mourre », leçon du 11 janvier 1977, *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n° 14, pâques 1978.

²² Lacan J., Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 17.



récurrente de ponctuer la fin de ses phrases, une façon qui fait écho à la manière dont enfant il se tenait à distance de l'intrusion folle de sa mère.

Un sujet traite diversement les traces auxquelles il a été sensible. Lacan commence par faire référence à la façon dont le sujet hystérique s'y prend pour traiter ce qui le dérange. Le terme d'hystérique est pris ici dans un sens large. Il concerne tout névrosé dans la mesure où, rappelle Lacan, tout névrosé est fondamentalement hystérique. « L'hystérique est soutenu dans sa forme de trique par une armature [...]. Cette armature, c'est l'amour du père »²³. Tout ce que nous connaissons des cas abordés par Freud en témoigne. L'hystérique inscrit les particularités qui lui viennent de sa rencontre avec l'Autre dans la chaîne des générations, une chaîne qui lui donne sens. Il les inscrit dans un message susceptible d'être déchiffré. L'hystérique transforme ces moments de rencontre en point de cristallisation. C'est ce que Lacan nomme un symptôme. L'hystérique transforme en symptôme les moments où le vivant resserre son étreinte sur le symbolique.

Cette armature oriente le vivant. Elle crée une sorte de champ d'induction auquel va être soumis l'inconscient. La figure inventée par Lacan invite à prendre en compte le champ « magnétique » dans lequel le vivant enserme l'inconscient du fait de cette armature. Elle invite à prendre en compte l'effet de jouissance qui résulte de ce resserrage du vivant sur le symbolique. L'hystérique investit cette armature au nom d'une jouissance, que véhiculent les traces auxquelles il a été sensible. C'est ce que Lacan nomme la *joui-sens*. L'hystérique jouit de cette armature chaque fois qu'il l'évoque, chaque fois qu'il convoque ces traces dans son récit.

C'est là le véritable piège de l'histoire dont parle Lacan. Le piège de l'histoire, « c'est la jouissance »²⁴. Le piège de l'histoire est de nous faire croire que nous jouissons du sens que nous donnons aux traces qui nous ont marqués, alors que nous jouissons de ces traces mêmes qui, comme telles, n'ont pas de sens. Le sens-joui de notre histoire nous sert à oublier une jouissance, à oublier la jouissance que véhiculent les traces de ces rencontres auxquelles nous avons été sensibles.

La façon dont l'hystérique soutient la prise du dire dans le corps apporte une deuxième indication sur ce que serait une bonne façon de traîner parmi les particularités. Il ne s'agit plus de saisir seulement les ratages du sens, mais d'entrer dans le détail des relations spécifiques pour saisir là où ça jouit grâce au sens. Dans une analyse, le sujet égrène différentes versions de ce qu'il est. Celles-ci se réduisent à quelques éléments fragmentaires : une odeur de savon, un reflet de soleil, une caresse de la mère, la ceinture du père. Ces fragments deviennent des balises. Ce ne sont plus des noms qui véhiculent une signification, mais des traces qui se répètent sans pour autant renvoyer à d'autres traces.

Il s'agit alors de repérer dans le récit de nos histoires ce que Lacan nomme « les points élus »²⁵, c'est-à-dire les traces des rencontres avec la jouissance dont le sujet se satisfait quand il les évoque. Traîner parmi les particularités pour repérer les mots ou les silences qui frappent, et pour expérimenter que toutes ces particularités ne peuvent pas rendre compte du pourquoi elles ont eu de l'effet. Les mots que nous utilisons finissent toujours par nous renvoyer à une expérience de jouissance dans laquelle se joue quelque chose qui n'est ni justifiable, ni représentable.

Notre intervention porte dans ce cas sur la *joui-sens*. Elle porte sur la manière dont la jouissance s'est distribuée entre le symptôme et la plainte, entre les mauvais souvenirs et toutes ces traces qui nous rappellent qu'il n'y a de paradis que perdu. Nous attirons l'attention

²³ Lacan J., Le Séminaire, livre xxiv, « L'insu que sait de l'Une bévue s'aile à mourre », leçon du 14 décembre 1976, *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n°12-13, décembre 1977, p. 12.

²⁴ Lacan J., « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris », *op. cit.*, p. 23.

²⁵ Lacan J., Le Séminaire, livre xxiii, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 54.



sur les points élus pour que le sujet puisse s'en décoller. Nous visons par nos interventions à libérer ces traces de leur charge de jouissance, pour que le sujet puisse investir ailleurs, s'il le veut. Ne pas omettre ce qu'il y a de singulier dans ses particularités met le sujet face à un choix. Il peut choisir de s'identifier aux traces qu'il a investit de sens, de ne pas s'en détacher, voire d'y trouver quelque assise pour la vie.

La solution « Lacan »

La question que Lacan se pose explicitement est de savoir s'il y a une autre façon de « faire trique ». Est-il possible de se passer de cette armature de l'amour du père ? La question n'est pas tranchée, dit-il, tout en indiquant qu'il s'est trouvé pour lui-même une autre façon de faire, à force de s'occuper de son inconscient²⁶. Dans son dernier enseignement, Lacan considère l'inconscient constitué de signifiants articulés en savoir, créant des liens sans former une chaîne. Si nous considérons que l'armature « met un rapport là où il n'y a que du lien »²⁷, nous pouvons considérer que se passer de cette armature revient à donner une place renouvelée à l'inconscient comme savoir.

Les marques de notre vie sont toujours équivoques. L'armature du père leur fait perdre cette équivoque. Sortir les points élus de cette armature revient alors à y réintroduire l'équivoque que l'armature leur a fait perdre. La solution Lacan consiste à utiliser cette équivoque pour qu'une place soit laissée à une singularité non encore advenue, à une singularité qui ne passe pas par l'amour du père. Ne pas omettre le singulier veut dire dans ce cas ne pas omettre ce qui, de l'histoire, est en train de se faire. Cette pratique suppose un certain détachement à l'égard de ce qui ne bouge pas et un réel appétit à l'égard de ce qui surprend. Cette position n'est pas sans satisfaction, mais il s'agit d'une satisfaction inédite à laquelle le névrosé n'est pas habitué. Cette position de Lacan nous invite ainsi à reprendre à nouveaux frais le concept d'inconscient à partir du point où sa pratique l'a conduit à la fin de sa vie.

²⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre xxiv, « L'insu que sait de l'Une bête s'aile à mourre », leçon du 14 décembre 1976, *op. cit.*, p. 13.

²⁷ Brousse M.-H., « Quelle éthique de la psychanalyse dans le dernier enseignement de Lacan ? La dupe et les non dupes », *Quarto* n°98, janvier 2011, p. 57.